A. D. Decelles bibliothécaire
House of Commons

L'OUEST CANADIEN.

Vol. 2. EDMONTON, ALBERTA, JEUDI, 9 NOVEMBRE 1899. No. 28.

DEMISSION DE M. BOURASSA, M. P.

Parce qu'il desapprouve la conduite du gouvernement Laurier a l'occasion du Transvaal—Texte de la lettre qu'il a ecrite au Premier Ministre motivant sa demission.—Sommes-nous en face d'un essai de federation militaire de l'empire, dit-il—"Je ne consentirai jamais a me rallier a une politique aussi retrograde."

Nous publions, ci-après, une lettre importante de M. Henri Bourassa, qui se démet de son mandat :

A Sir Wilfrid Laurier, P. C. G. C. M. G. Premier ministre du Canada.

Monsieur le ministre.

Dans une déclaration publiée le 4 octobre, par le "Globe", de Toronto, vous avez dit, à propos de l'envoi de milices canadiennes au Transvaal: "Suivant mon interprétation de la Loi "de la milice et je puis dire que j'ai "étudié cette loi ces jours-ci, nos vo-"lontaires sont enrôlés pour la défen-"se du Dominion. Ils forment des "troupes canadiennes destinées à com-"battre pour la défense du Canada.... "Le Canada n'est pas menacé et bien "que nous puissions désirer envoyer "des troupes, je ne vois pas comment "nous pouvons le faire. Et, de plus, "comment pourrions nous le faire "sans que le Parlement nous votât les "deniers nécessaires ? Nous ne pour-"rions rien faire. En d'autres termes "il nous faudrait convoquer le Parle-"ment."

En face de cette déclaration, j'attendais la convocation immédiate des Chambres où chacun des représentants du peuple aurait pu exprimer ses vues sur la situation très grave qui nous est faite en ce moment sans le consentement ni la participation de ceux dont vous tenez le pouvoir.

Au lieu du décret de convocation, les journaux de samedi nous apportent la nouvelle que le ministre fédéral a pris sur lui de constituer un corps de mille volontaires, de les vêtir, de les armer et de les expédier au Sud-Africain, aux frais et dépens des contribuables de ce pays. Et cette démarche sans précédent s'accomplit non à la demande du gouvernement impérial, mais en réponse à une dépêche du Secrétaire des Colonies acceptant des offres de service dont nous ne connaissons ni l'origine, ni les termes, ni le motif.

Si des offres ont été faites, d'où et de qui viennent-elles ? L'Empire Britannique est-il vraiment en péril et réclame-t-il nos armes pour le sauver ? Ou sommes-nous en présence d'une tentative de fédération militaire de l'Empire, projet cher à M. Chamberlain !

Voici des questions que le peuple canadien à le droit de poser et d'entendre résoudre nettement avant de se laisser entraîner dans une guerre dont je ne veux apprécier maintenant ni les causes ni la légitimité. Il me suffit de dire aujourd'hui que cette guerre n'est pas le fait du peuple anglais ; qu'elle a été condamnée d'avance par plusieurs des hommes d'Etat les plus distingués du Royaume-Uni ; qu'elle n'affecte en rien les intérêts propres au Canada ni les intérêts communs de la Grande-Bretagne et du Canada ; que de l'aveu des impérialistes les plus bruyants, elle ne met nullement en danger la sécurité de l'empire.

L'arrêté ministériel, qui décrète l'enrôlement et l'expédition de nos troupes, réserve paraît-il, l'avenir et empêche cette action d'être considérée comme un précédent.

Le précédent, monsieur le ministre, c'est le fait accompli.

Le principe en jeu est l'axiome par excellence du libéralisme anglais, c'est la base même du régime parlementaire : "NO TAXATION WITHOUT REPRESENTATION. Et l'impôt du sang constitue la forme la plus lourde des contributions publiques.

Il s'agit de savoir si le Canada est prêt à renoncer à ses prérogatives de colonie constitutionnelle, à sa liberté parlementaire, au pacte conclu avec la métropole après soixante-quinze ans de luttes—et à retourner à l'état primitif de colonie de la Couronne.

Il s'agit de décider si le peuple canadien sera appelé à prendre part à toutes les guerres de l'Empire sans que les portes du cabinet et du parlement impérial lui soient consultés sur l'opportunité de ces luttes sanglantes.

Je ne consentirai jamais à appuyer cette politique rétrograde.

Citoyen britannique, fier de ses droits et jaloux de sa liberté, loyal à l'Angleterre et à son auguste souveraine, je suis prêt à payer de ma personne et de mes deniers, de ma parole et de mes actes, pour défendre le drapeau britannique dans toute l'étendue de la confédération canadienne.

Mais loyal, avant tout, pardessus tout et toujours, au Canada, j'ai promis aux électeurs de mon comté de travailler au progrès de mon pays sans déroger à l'esprit fondamental de sa constitution. Pour accomplir cette promesse, j'ai donné mon appui à votre gouvernement tant que vous êtes resté dans les limites que le peuple canadien vous a tracées. J'ai approuvé et j'approuve votre politique administrative. Mais je vois dans ce dernier acte l'inauguration d'une politique constitutionnelle que la majorité de vos partisans à toujours dénoncée et sur laquelle vous n'avez jamais consulté ni le Parlement ni l'électorat.

Tels sont les principes que j'aurais posés, les opinions que j'aurais fait valoir à la Chambre des Communes.

Privé de ce droit, il me reste qu'un moyen d'affirmer et de justifier mon attitude. Il m'en coûte d'y recourir à cause de l'admiration personnelle que vous m'inspirez et de mon attachement aux autres principes politiques qui vous ont toujours guidé et que je veux continuer à défendre.

Mais la conviction profonde qui m'anime m'empêche d'hésiter davantage. Je me démets donc, aujourd'hui, de mon mandat parlementaire et je me présenterai de nouveau devant les électeurs de Labelle ; je leur exposerai loyalement la situation et, confiant dans le résultat de l'épreuve, j'attendrai leur réponse avant de reprendre mon siège à la Chambre des Communes.

Agréez, monsieur le ministre l'assurance de ma haute considération.

HENRI BOURASSA.

Papineauville, 18 octobre 1899.

M. J. H. M. Bourassa, M. P., est né à Montréal, le 1er septembre 1868. Il est le fils de M. Napoléon Bourassa, qui fut pendant plusieurs années directeur de "La Revue Canadienne", de Montréal, et auteur de plusieurs œuvres d'art ainsi que du livre "Jacques et Marie", tiré d'une épisode de la déportation des Acadiens, en 1755. La mère du député de Labelle fut Azélie, fille de Louis Jos Papineau le fameux agitateur canadien-français. Il est allé s'établir en 1886 à Montebello, où son grand père bisaïel avait, en 1798, fondé la première colonie du comté d'Ottawa. Il fut maire de Montebello de 1890 à 1894, Il a été aussi rédacteur et propriétaire de l'"Interprète", et subséquemment du "Ralliement."

Pendant deux ans, il a été président de la Société d'Agriculture de l'Est, du comté d'Ottawa. Il fut, pour la première fois, élu aux Communes en 1896, comme libéral.

M. Bourassa a rempli les fonctions de secrétaire de la conférence internationale de Québec dont nous avons rapporté les travaux.

ETUDES SUR LA COLONISATION.

Mouvement de la population de la province de Quebec

La colonisation, pratiquée comme nous l'entendons de nos jours, avec un objectif défini, des méthodes régulières et efficaces, et un ensemble de moyens reconnus comme étant les plus propres à conduire à la fin désirée, ne date guère que d'un quart de siècle. C'est le curé Labelle, l'apôtre du nord, qui, par ses travaux herculéens, et sa lutte homérique contre la nature, contre les préventions, contre les résistances politiques, contre la coalition des intérêts hostiles, a d'abord dégagé la colonisation des entraves les plus grossières, puis lui a imprimé son caractère véritable et l'a fait tenter dans la voie où elle s'avance aujourd'hui largement, en écartant de jour en jour les obstacles qui restent, et en faisant les conditions de la vie de plus en plus faciles, de plus en plus acceptables pour le défricheur.

Le défrichement d'un lot dans la forêt était naguère une entreprise tellement pénible, entourée de tant de difficultés et accompagné de tant de privations, que les fils des anciens habitants, jeunes gens robustes néanmoins et possédant une étonnante endurance, aimaient mieux aller s'enfouir dans les manufactures américaines, loin de leurs foyers, de leurs amis, de tout ce qui leur tenait au cœur, que d'ouvrir des terres nouvelles, acceptant comme conséquence tout ce que cette opération exigeait de sacrifices, et souvent de misères sans compensation, sans remède et sans espoir.

Le pays manquait presque entièrement de communications et l'on n'avait pas les notions premières de ce qu'il faut faire pour aider la colonisation à ses débuts. On croyait avoir tout fait lorsque la Législature avait voté un subside insuffisant à rencontrer les dépenses même essentielles, un subside qui, dans bien des cas même, était détourné de son objet et allait grossir les magots que les candidats à la députation consacraient à "obliger leurs électeurs." On croyait encore, avoir fait beaucoup l'orsqu'on avait pratiqué, à travers les rochers et les souches informes laissées debout, de misérables sentiers faits de trous et de bosses, qui contribuaient davantage encore à rebuter le colon, a lui faire voir combien peu l'on s'occupait de son sort, et combien il était abandonné, avec ses seules forces, avec ses moyens précaires, souvent même son manque absolu de moyens, contre tant de souffrances réunies, contre les regrets qu'amenait l'isolement, contre le découragement qu'amenait l'impuissance apparente de la résignation, de la lutte soutenue tous les jours, sans qu'il se montrât une lueur à l'horizon, une légère étincelle d'espoir en des temps meilleurs.

Cette œuvre semblait devoir être condamnée et mourir dans son embryon. A peine naissante, incapable de se soutenir sans appui, sans protection et sans secours, non seulement elle manquait d'appui, de secours et de protection, mais tous se déclaraient contre elle, la nature qui ne donne rien sans qu'on lui fasse violence, les gouvernements qui avaient bien d'autres soucis et qui ne croyaient pas à la colonisation, les compagnies puissantes qui faisaient le commerce des fourrures, les exploiteurs des forêts qui voyaient dans les colons autant d'ennemis, tandis que ceux-ci étaient précisément leurs alliés les plus précieux, et enfin les députations, qui se faisaient les instruments dociles des marchands de bois, afin de s'assurer leurs bonnes grâces et leur appui dans les luttes électorales.

La colonisation semblait donc, vouée à mort et aurait été en effet étouffée dès ses premiers vagissements étouffée par ceux-là même qui, devaient entourer son berceau de toutes les sollicitudes. A peine naissante, cette œuvre, qui est une condition indispensable de vie et de croissance pour le peuple canadien, allait périr misérablement. Le défricheur, le colon, celui-là précisément qui agrandissait la patrie, qui créait des foyers nouveaux, qui se sacrifiait obscurément, sans connaître même la vertu de son sacrifice, à l'affermissement et à l'expension de la nationalité canadienne, allait être forcé par ses compatriotes eux-mêmes à déserter cette œuvre généreuse et à prendre, aussi lui, le chemin de cet exil déguisé qui conduisait aux manufactures américaines, c'est-à-dire à l'effacement de la personne, à l'oubli de la famille, à l'abandon de toute idée de retour, effectuant ainsi et consommant une perte irréparable pour la province française de l'Amérique Britannique, une diminution de force que rien n'aurait pu compenser.

Cependant, et malgré tout, la colonisation avançait. Péniblement, à pas comptés, elle remontait le cours des rivières, pénétrant dans les vallées et les gorges d'un accès relativement facile et d'une fertilité reconnue. A travers forêts et montagnes, la colonisation avançait, boiteuse et souffreteuse, mais elle avançait. Déjà l'on avait laissé loin derrière soi les campagnes riveraines du fleuve et les derniers rangs des paroisses les plus profondes : déjà l'on avait entamé le nord, le nord lointain, bien au-delà des dernières concessions, et l'on avait escaladé les premiers contreforts des Laurentides, en semant au hasard, en maint endroit, le grain qui allait remplacer les bataillons touffus des merisiers, des bouleaux et des conifères. Déjà en maint endroit, se dessinaient de larges éclaircies où, d'un sol formé et nourri de ses propres débris depuis l'origine des mondes, surgissaient et montaient de plus en plus vers le ciel les graminées portant l'espoir et l'aliment du colon ; déjà apparaissait, dans sa virginité farouche, le nord, ce nord immense et redoutable encore, que nulle frontière ne limite et qui n'est borné que par l'impossibilité d'habiter des régions où la terre se refuse à produire et où le climat rend inutiles le travail et l'énergie de l'homme. Devant soi, à perte de vue, s'étendait donc maintenant ce nord profond, regardé jusque là comme impénétrable, ce nord protecteur, redoutable désormais pour tout autre seulement que les canadiens-français, et qui allait devenir le boulevard inviolable, et sûr de leur nationalité.

II

C'est qu'il faut que les destinées s'accomplissent, il faut que les évolutions aient leurs cours et que les peuples entrent dans leur voie, indépendamment des actions humaines, indépendamment de leur concours, tout aussi bien que de leur négligence ou de leur hostilité.

La race canadienne-française est aujourd'hui maîtresse presque absolue du vaste versant septentrional du St Laurent. Seule elle y a fondé des établissements durables, des colonies de plus en plus imposantes par le nombre, la vigueur et l'étendue. C'est sur ce versant que sont la plupart des grands fleuves, des grands pouvoirs hydrauliques. Le fleuve St Laurent semble la barrière qui protège la nationalité franco-canadienne, lui assure un déploiement libre, la garantit contre l'invasion étrangère et lui donne la certitude de sa conservation, pourvu qu'elle sache comprendre et seconder les desseins providentiels.

Rien ne peut plus désormais arrêter l'expansion naturelle de cette race, appuyée sur la possession du sol, sur la force des traditions, l'empire des mœurs établies, celui des faits acquis et la conscience d'une mission à accomplir, ou moins bien entrevue, plus ou moins définie, mais qui abandonne jamais les canadiens-français et dont ils portent en eux comme une image qui guide et éclaire leur marche.

(Suite à la 3e page.)

Deceptions Amoureuse

Que des déceptions d'amour chez les femmes comme chez les jeunes filles, aient une influence marquée sur le dévelopement des troubles nerveux, d'un état de langueur, d'indifférence à tout ce qui les entoure, et, à certains moments, d'irritation et de mauvaise humeur incontrolables, les médecins de notre époque, ceux dont les opinions font autorité en médécine, l'admettent. Mais, contrairement aux idées du siècle dernier, dernier ils ne voient pas dans les chagrins d'amour la cause unique de ces troubles nerveux qui sont dûs surtout à un manque de sang ou à l'appauvrisement du sang. Dans ces conditions, ils prescrivent avec succès les merveilleuses Pilules de Longue Vie du chimiste Bonard, qui a su condenser sous une forme agréable, les éléments régénérateur du sang. Lorsque le sang aura repris les éléments qui lui font défaut les troubles nerveux disparaîtront comme un cauchemar au réveil, le calme renaitra dans l'esprit, la bonne humeur disparut reviendra rapidement et, enfin de compte, l'amour blessé reprendra ses droits. Les Pilules de Longue Vie du chimiste Bonard auront une de plus réalisé le miracle rêvé par les jeunes filles. On les trouve dans toutes les bonnes pharmacies à raison de 50c la boîte. Envoyées par la malle, en s'adressant à la Cie Médicale Franco-Coloniale. Boîte 383 bureau de poste, Montréal.

L'OUEST CANADIEN.

Journal Hebdomadaire, organe de la Société de la Colonisation d'Edmonton, Alberta.

Publié par
"The Edmonton Printing Company Limited."

Abonnement : $1.00 par année, payable d'avance.
Petites annonces : 5 lignes et moins, trois insertions, $1.00, ou 10c la ligne, la première insertion et, 5c les suivantes.
Annonces permanentes, conditions sur application au Journal.
N. B.—Toute communication ou remise d'argent devra être adressée comme suit :
"L'Ouest Canadien," Edmonton.
Alberta T. N. O.

FRÉDÉRIC VILLENEUVE,
Directeur.

EDMONTON, 9 Novembre, 1899.

Quelques besoins de notre district.

La visite prochaine de deux membres du Cabinet fédéral les Honorables MM. Sifton et Patterson devrait être pour notre chambre de commerce, pour notre Conseil Municipal une belle occasion de faire connaître aux distingués visiteurs quelques uns des besoins de ce district.

Nous avons constaté par le passé que le district d'Edmonton n'a jamais reçu ou presque jamais d'attention, de la part de nos gouvernants. Ce qui manque à Edmonton, ce sont des bureaux publics, un bureau de poste, un bureau des douanes convenables et en rapport avec l'importance toujours croissante de notre ville, c'est un palais de justice, avec un juge résidant ; c'est un magistrat de police, avec juridiction pour les Territoires de l'Athabasca et de la Rivière la Paix. Voilà quelques uns des besoins pressants de notre district et c'est à nos organisations politiques commerciales et municipales de faire valoir nos réclamations. Tous ces besoins mentionnés plus haut sont également pressants, cependant, s'il nous fallait faire un choix, nous sommes d'avis que la nomination d'un Magistrat de Police, connaissant les conditions de nos territoires, les mœurs de la population, ses us et coutumes serait d'une immense avantage pour toute la population. Nous reviendrons plus longuement sur se sujet dans un prochain numéro.

Certaines gens font courir le bruit que des élection territoriales auront probablement lieu dans le printemps pour consulter la population sur l'opportunité d'entrer dans la Confédération Canadienne ou d'obtenir des subcides plus considérables du pouvoir fédéral.

L'assemblée législative se réunira vers la mi-février et la question sera discutée. Il n'est pas encore décidé si nous aurons des élections, ou si la question sera soumise au peuple sous forme de plébiscite. En tous les cas, dans les conditions actuelles l'administration des affaires publiques devient impossible et il faut se préparer à un changement qui ne pourra nous être qu'avantageux. En tous les cas, la question mérite d'être étudiée à fond.

O, Politique, de combien de sottises tu es c[illegible] conservateurs au Manitoba, craignant l'invasion des Doukobors et des Galiciens, veulent faire adopter une loi enlevant le droit de suffrage à tous ceux qui ne pourront lire en anglais l'acte du Manitoba. Les chefs conservateurs de tout le pays, Sir Charles Tupper en tête les approuvent. D'un autre côté ces mêmes politiciens veulent à tout prix que le Canada se lance tête baissée dans la guerre contre les Boers qui, craignant le péril anglo-saxon ne veulent pas donner aux anglais intiavders le droit de suffrage et de citoyen.

Pourquoi les colons du Lac St-Jean viennent-ils se fixer parmi nous ? une réponse, M. Tardivel !

Nos lecteurs, en allant acheter un article annoncé dans les colones de notre journal, devraient dire au marchand ; " J'ai vu votre annonce dans "l'Ouest Canadien." Cela vous donnera peu de peine, et nous rendra un service précieux.

TOUT N'EST PAS NOIR.

Nous avons publié ce que certains journaux anglais ont dit contre les Canadiens-français. Il est juste que nous mettions en regard les bonnes paroles provoquées par ces sorties intempestives.

Nous lisons dans le " Globe " de Toronto du 16 courant :

" Nous donnons à nos amis, libéraux comme conservateurs, de rester fermes et de ne pas se laisser égarer par le cri stupide de "Domination Française," Il est sans fondement aucun, ce prétendu danger de la domination d'une race faible en nombre et faible en richesse ; c'est un cri que la majorité devrait repousser avec calme, consciente qu'elle est de sa force.

Nous pourrions faire à notre volonté si nous le désirions, par la seul force du nombre. Dens de pareilles conditions, nous pourrons non seulement nous montrer justes, mais même généreux. Nous pourrons au lieu de nous en indigner sourire complaisamment aux témoignages d'affection donnés par un Canadiens-français au pays de ses ancêtres. Qui pourrait s'offenser de l'orgueil national de l'Ecossais, ou l'accuser de trahison et de déloyauté, parce qu'il chérit la mémoire de Bannockburn ?"

De son côté, le " Witness " du 17 proteste ainsi contre le sermon du Rév. M. Gorman ;

" Nous ne croyons pas avoir jamais entendu des paroles plus injustifiables, plus déplacées ou mieux calculées pour nuire aux intérêts de l'Empire que celles qu'on dit avoir été prononcées dans une chaire d'Ottawa, par le Rév. J. F. Gorman, qui a dénoncé Sir Wilfrid Laurier comme étant " un Français appuyé par des partisans encore plus français que lui" et comme s'étant rendu coupable d'insulte à une population loyale et dévouée, en refusant de pourvoir à l'entretien d'un contingent canadien. Nous ne savons pas quel âge peut bien avoir cet hystérique échevelé qui lance ainsi gratuitement l'insulte à de loyaux compatriotes en essayant de faire de leur nom le synonyme de déloyauté ; nous ne savons davantage où il était quand Sir John Macdonald et autres se moquaient de cette question des obligations du Canada vis-à-vis de l'Empire ; mais nous croyons devoir l'information que sir Wilfrid Laurier est le premier chef de cabinet canadien qui ait osé fournir ou même proposer l'aide militaire du Canada à la Grande-Bretagne, que c'est précisément sa qualité de Canadien-français qui lui a permis de le faire puisqu'il pouvait sciemment parler au nom des descendants des plus anciens sujets de la reine au Canada, qu'il n'a jamais été question de payer l'entretien du contingent canadien à même le trésor public du Canada, avant que les journaux ne l'eussent proposé et que sir Charles Tupper ne se fut fait l'interprète de cette proposition ; que sir Wilfrid Laurier ne l'a jamais refusé, mais qu'il a soutenue que c'était une affaire qui devait être déférée au parlement, C'est une méchanceté impardonnable de donner ainsi une rebuffade à la loyauté de nos compatriotes en dénonçant de pareil façon leur prétendue déloyauté. On ne doit pas s'attendre à les VOIR PARTAGER NOTRE ENTHOUSIASME ANGLO-SAXON CE SERAIT BRUTAL DE LEUR DEMANDER. Ils sont aussi loyaux à la reine et à l'Empire qu'il leur est permis de l'être, par des orateurs aussi dévergondés que le Rév J. F. Gorman. L'antipathie de race est le plus bas instinct dans le règne animal.

Leur propre faute

Combien de jeunes filles perdent chaque jour la santé par leur propre faute ! Elles contractent un léger rhume, commencent à tousser, mais ne jugent pas à propos de se soigner. Le mal empire rapidement et les conduit à la consomption. Cependant avec quelques doses de **Baume Rhumal** elles auraient pu, sans se resteindre à un régime spécial, se guérir parfaitement.

128

Au moment ou le bateau transatlantique "La Bretagne" rendait l'autre jour la liberté à ses passagers, une Italienne nommé Giovanna Cattette, mit avec beaucoup d'hésitation le pied sur la passerelle. Son air souffreteux faisait pitié Elle était bossue, la pauvrette et sa difformité paraissait l'humilier beaucoup. Pris de pitié, un douanier... la pria de se laisser visiter par une dame chargée de ces sortes d'inspections et on trouva dans la protubérence...383 articles de bijouterie. Giovanna débarrassée de son infirmité, fut loin de se montrer reconnaissante et sa bienfaitrice n'aura pas le droit de porter le titre de doctoresse.

Un defi.

Avec un flacon de **Baume Rhumal** on défie le rhume le plus opiniâtre. Le soulagement est immediat la guérison certaine. 129

Les catholiques du canada approndront avec bonheur que malgré la température défavorable, qu'on remarque à Rome ces jours-ci Léon XIII jouit d'une parfaite santé et continue à descendre, chaque jour, dans les jardins du Vatican, où il reste pendant quelques heures.

Il remonte ensuite dans sa petite chaise à porteurs et se fait conduire à ses appartements privés, au Vatican.

Il se couche de bonne heure et son sommeil est très calme.

Le Saint-Père jouit donc d'une parfaite santé, et il est même étonnant de voir un homme de quatre-vingt-dix ans avec un esprit si lucide et un corps à l'apparence si débile, avoir une résistance et être le plus généralement exempt de tout malaise.

LA SAIGNEE ET LES PALES COULEURS.

L'abus des saignées a fait plus de victimes que bien des guerres. Un médecin qui proposait aujourd'hui, comme un traitement des pâle couleurs de pratiquer une saigné abondante sur sa patience, serait considéré comme mûr pour l'asile. Cependant un prince de la médecine ancienne, Galien, attribuait la chlorose (pâles couleurs) à un engorgement de la matrice et, comme conséquence, faisait saigner abondamment aux membres inférieurs, les femmes atteintes de pâles couleurs pour combattre cet engorgement imaginaire. On n'en savait par plus long dans ces temps reculéu.

On sait de nos jours, que la chlorose et les troubles qui l'accompagnent sont dûs à l'apauvrissement du sang et on hâte de combattre aux premiers symptômes, cette affection qui négligée peut entraîner de graves conséquences. Les Pilules de Lon-Vie du Chimiste Bonard offrent à nos jeunes filles ou jeunes femmes, le remède sûr et agréable à ce fâcheux état de santé. On les trouve dans toutes les bonnes pharmacie à raison de 50c la boite. Envoyées par la malle en s'adressant à la Cie Médicale Franco Coloniale, boite 383 Bureau de Poste, Montréal. 23-h

Avis.

—o—

On demande un instituteur ou institutrice, parlant l'anglais et le français préféré pour le District d'Ecole Notre-Dame de Loudres No 324 pour commencer le 1er janvier 1900. 1er ou 2ième certificat. Pour autres informations s'adresser à.

DOSITHE LAMOUREUX.
Bureau de Poste Lamoureux,
Alberta.

4-4

LE NORD-OUEST CANADIEN.

REGLEMENTS DES HOMESTEADS.— Toute section Numéro pair des Terres de la Couronne non affectees ou non reservees, excepte les Numeros 8 et 26, pourra être prise en Homestead, par toute personne chef de famille, ou aucun homme audessus de 18 ans, a raison d'un quart de section, soit 160 acres.

ENTREES.—L'entrée peut être faite personnellement au bureau des Terres du District, ou sur application au Ministre de l'Interieur, a Ottawa, ou au Commissaire d'Immigration a Winnipeg. Elle peut être faite par une autre personne autorisee. Le prix d'entree regulier est de $10 pour tout terrain deja occupe. Il sera charge en sus $5 ou 10 pour rencontrer les depenses de cancellation et d'inspection.

CONDITIONS A REMPLIR.—Culture et residence pendant 3 ans sont requises, et pendant ce temps le colon ne peut être absent pendant six mois, en aucune annee, sous peine de perdre ses droits.

APPLICATION POUR PATENTE.—Application pour patente peut être faite au bout de trois ans, devant l'agent local, ou l'inspecteur des homesteads ; en ce cas, les frais sont de $5. Il donne avis par ecrit, six mois d'avance, au Commissaire des Terres de la Couronne, a Ottawa, de l'intention de faire telle application pour cette patente.

INFORMATIONS.—Les immigrants pourront recevoir a tous les bureaux de Terres de la Couronne l'information des terrains disponibles et libres de charges. Aide et assistance seront donnees pour trouver les terrains designes, aussi bien que des informations complètes sur le bois, le terrain, le charbon, les lois minières, ainsi que toute copie des lois et des règlements. Les mêmes renseignements peuvent être obtenus sur application au secretaire du departement de l'Interieur, a Ottawa, ou au commissaire de l'immigration a Winnipeg.

JAMES SMART,
Députe Ministre de l'Intérieur.

N. B.—A part les terrains ci-haut mentionnes des milliers d'acres de terre de première qualité sont mis en vente par les differentes compagnie de chemin defer ou des societes particulière

CA ET LA

Le Dr DeCotret est parti samedi dernier pour Montréal avec l'intention de revenir paraît-il.

Le Rév. M. Achille Chassé de Pierreville Yamaska fera partie du corps des professeurs au nouveau collège de St. Albert.

M. l'abbé Morin et M. le curé Ethier de Beaumont et le R. P. Simonin sont en ce moment à établir la ligne de téléphone de Beaumont.

M. Lambert le nouvel employé de la maison LaRue et Picard est rétabli de l'attaque de grippe et de fièvre dont il a souffert toute la semaine dernière.

Nous désirons exprimer à la famille de Chas Lepage nos vives sympathies à l'occasion de la mort de son fils Hude arrivée lundi dernier.

M François Olszewski a reçu à St. Albert dimanche dernier les 4 ordres mineurs et il sera ordonné vers la fin de l'année. M. Olszeniski parle Français, l'Anglais, l'Allemand, le Russe et l'Italien.

Lundi a été célébrée à St Albert la fête patronale de Mgr Grandin, la St Vital. Nous désirons exprimer à Sa Grandeur nos meilleurs souhaits à cette occasion.

M. l'abbé Morin ira bientôt faire l'inspection de la Grande Prairie qui se trouve près de 20 milles au nord de Morinville, il fera ensuite son rapport au gouvernement.

Au risque de déplaire fortement aux amis du Lac St. Jean, nous croyons devoir annoncer l'arrivée de plusieurs colons du Lac st Jean et les perspectives d'un plus grand nombre.

M. l'abbé Morin est de retour de son voyage à St Emile, au nord de Morinville et est enchanté de son voyage. Dans le Township 57, il y a déjà 52 homesteadeurs dont 38 sont actuellement résidents. Dans le Township 58 il y a déjà quelques homesteads de pris. Ce qui manque le plus, ce sont les chemins. Espérons que nos gouvernements sauront reconnaître davantage les besoins de ce district et pousser au plus tôt le chemin vers le Landing.

Nous sommes en plein bazar et nous pouvons compter d'avance sur un succès. Nos félicitations aux vaillantes organisatrices. Nous donnerons le résultat la semaine prochaine. La lutte entre Mdes. Keegan et Bérubé a rapporter plus $260.00.

Nous accusons réception de l'almanach des adresses de Lowe pour le district d'Edmonton. C'est un volume de près de 200 pages qui contient les noms de presque tous les colons établis dans le district et aussi une foule d'autres informations très intéressantes. En somme l'ouvrage est très bien compilé et fait honneur à l'auteur.

La partie typographique a été exécutée par "l'Advertiser" et nous félicitons le confrère de son succès. Nous conseillons à nos lecteurs de s'en procurer un exemplaire. Le prix est de $2.00.

Les associations libérales de la ville ont formé des comités pour la réception qu'ils ont l'intention de donner aux Hon. MM. Sifton et Patterson et à leurs collègues de la Chambre des Communes qui les accompagnent dans leur tournée de l'Ouest.

Nous publierons dans quelques temps un numéro spécial pour faire connaître les avantages immenses de notre district comme champ de colonisation. Nous donnerons avec toute l'exactitude possible les détails suivants sur tous ceux des cultivateurs du district qui nous les fourniront. Date de l'arrivée, approximative alors; superficie de la terre en culture, valeur approximative, village natal.

Nous croyons devoir compter sur la bonne volonté de tous pour nous tous fournir ces détails. Il n'y aura qu'à remplir un coupon qui sera dans le journal.

Nouvelles a la main

Notre directeur souffre depuis près d'une semaine d'une forte attaque d'influenza. Nous lui souhaitons un prompt rétablissement.

M. A. C. Hébert a gagné le magnifique pot en argent avec les deux coupes, raflées par Mde Cowie pour le bazar des dames Catholiques.

M. et Mde Geo. Roy sont allés en promenade à Morinville la semaine dernière et ils ont été enchantés de ce qu'ils ont vu et des progrès qu'ils ont constatés partout.

Nous attirons l'attention de nos lecteurs sur un article de M. A. Buies sur la colonisation et sur une lettre signée A. C. venant de St. Albert en réponse à un correspondant de la semaine précédente A. B.

M. Cléophas Turgeon autrefois de Beaumont de Bellechasse P. Q., a récolté et battu 2,600 minots dans 65 acres, ce qui fait une moyenne de 40 minots par acre. La récolte comprend du blé et de l'avoine.

M. F. Gouin, ingénieur du département des Travaux Publics, a failli être la victime d'un sérieux accident mardi dernier en circulant sur les échafaudages temporaires il a glissé et est tombé d'une hauteur de 5 à 6 pieds s'infligeant une sérieuse contusion à la main. L'accident aurait pu avoir des suites très sérieuses.

LA FEMME DOIT PLAIRE

CORRESPONDANCE

Monsieur le Rédacteur,

Votre correspondant, dans le numéro de votre journal du 3 novembre, donne bien de bons mots d'encouragement à la population de St Albert. C'est certainement un homme d'initiative; il en a tant que l'on reste ici tout étonné de voir qu'il appartient à cette paroisse. Cependant, si il est réellement un des nôtres, il a dû se réveiller en sursaut pour écrire de telles choses, il a dû lui aussi, faire chorus avec nous dans notre sommeil, puisque c'est la première fois qu'il nous fait ses révélations. Mais non, que dis-je, il se fait illusion, il n'est pas tout à fait réveillé, c'est plutôt le produit de quelque mauvais rêve ou de quelque noir Cauchemar; car assurément, il nous dit des choses que nous savons depuis longtemps et bien longtemps.

Nous connaissons l'initiative de nos voisins et leur esprit d'entreprise. Nous savons aussi que nous avons été pour quelque chose dans leur succès encore en herbe. Nous savons aussi, que sans la Mission (comme il l'appelle) St Albert, ne serait pas St Albert et qu'il le remarque bien, sans la mission, Morinville n'aurait jamais été Morinville.

Nous savons aussi que sans la Mission, nous ne serions pas tous ici et que lui non plus, malgré ses élans pas trop aventureux.

D'après ses idées émises, il me fait l'effet d'un homme peu content d'être au milieu de nous, avec des dispositions des aptitudes pour les finances comme il en a, il va sans dire qu'il doit se trouver bien à la gêne ici. Je comprends qu'à St Albert, il ne peut pas manier les millions selon son désir. Assurément, nous ne sommes pas riches, que voulez-vous, nous avons si peu de talents, nous sommes si peu entreprenants, que nos voisins nous enlèvent tout le surplus du nécessaire. Je pense qu'il ferait bien mieux d'émigrer au voisinage, il trouvera peut-être l'état des finances plus à sa guise et pourra même y faire fortune avec tout son système d'économie concentrée. Je doute fort qu'il soit satisfait quand il sera chez le voisin, il peut bien se faire que son ardeur le transporte à un autre lointain que son imagination furibonde lui aura fait tout en rose.

Il resemble presque à un bambin d'école, qui tenant son ardoise d'une main et son crayon de l'autre s'occupe à copier ce qu'il y a sur celle de son voisin.

Enfin, si je me trompe en disant qu'il n'aime pas St Albert, tant mieux car avec les aspirations qu'il semble avoir il arrivera vite au faite des honneurs, c'est-à-dire, comme il l'exprime dans la sienne du 2 courant, à la charge honorable de "over-seer" de St Albert. Je crois qu'il est réellement l'homme qu'il cherche. La palme lui sera décernée.

Mais encore une fois, si il ne parle pas en rêve, qu'il se dessile au moins les yeux pour mieux voir, je l'espère, une autre entrevue pour causer d'une manière plus sérieuse et M. A. B. oubligera son tous devoué.

A. C.

ETUDES SUR LA COLONISATION.

Mouvement de la population de la province de Quebec.

(SUITE)

Or, la mission des canadiens-français est de cultiver la terre, de devenir les premiers agriculteurs du continent américain. Aussi, poussés par un instinct irrésistible, cherchent-ils à s'emparer du sol, surtout du sol de leur vaste province, dont eux seuls peuvent devenir les maîtres, car ils sont les défricheurs du Nouveau-Monde. Ils ont l'espace devant eux, l'espace qui s'ouvre de tous les côtés à la fois. Il leur faudrait s'emparer, en dehors de leur province, des territoires où ils retrouveraient la patrie Laurentienne, et qui ne seraient pour eux qu'un déplacement, loin d'être un exil.

Voici que s'ouvre la région de l'Algoma ou du Nouvel-Ontario, qui est grande comme la Nouvelle-Angleterre et l'Etat de New-York réunis. La superficie de la Grande Bretagne n'est que de 120,850 milles carrés, tandis que le district d'Algoma, à lui seul, en renferme 113,517. Depuis 1885, il y a 50,000 de nos nationaux espacés entre la vallée de l'Outaouais Supérieur et le territoire du Nipissing, même un courant sérieux de colonisation se dirige vers ce dernier district, dont plusieurs cantons ont été fondés exclusivement par des canadiens-français. Ils se sont implantés également et avec des racines profondes, sur les rives de la Saskatchewan, dans la région d'Edmonton, où ils font un commencement d'équilibre aux flots de races des variétés les plus étranges qui envahissent le prodigieux Nord-Ouest. Il faut qu'ils établissent cet équilibre, afin de faire sur tous les points, afin de contribuer pour leur part à maintenir le débordement de la gigantesque Colombie Anglaise, avec les centaines de millions de ses mines. Avant quinze ans cette province aura pesé d'un poids énorme dans la Confédération. A ce poids il faut un contrepoids. Aux millions enfouis sous terre de la Colombie répondons par les millions qui bondissent dans nos cascades qui courent dans le sein du grand fleuve et de ses affluents, ou qui couvrent la terre comme un manteau périodiquement renouvelé, et dont il suffit de régler la consommation pour s'assurer une richesse inépuisable.

L'avenir agricole et industriel n'est pas seulement dans le Nord-Ouest et l'Ouest Pacifique; il est aussi bien dans nos vastes et fertiles campagnes, dans nos chutes d'eau qui contiennent le grand distributeur de la force, le pouvoir illimité désormais nécessaire à des industries dont la est, aussi elle, en quelque sorte, illimitée.

L'absence des écoles professionnelles ou d'application scientifique a longtemps empêché les canadiens de connaître ou d'apprécier à leur valeur véritable les ressources étonnantes de leur pays qu'ils réussissent enfin à avoir des écoles de cette nature, qu'ils puissent enfin ouvrir le grand livre des sciences appliquées, eux qui sont si singulièrement bien doués et si ingénieux en ce qui concerne l'intelligence et l'emploi des forces et des inventions mécaniques, et l'on peut assurer qu'ils se feront et garderont une large place dans les conditions futures des populations nord-américaines.

III

Une des grandes causes qui avaient le plus longtemps fait obstacle à la colonisation bas-canadienne, c'était la légende du climat, obstinément présentée comme étant trop rigoureux pour les habitants de l'Europe. Grâce à cette légende on se donnait beau jeu contre la province de Québec, et celle d'Ontario, qui comptait à peine quelques milliers d'habitants au commencement de notre siècle, se peuplait à vue d'œil; il lui avait suffi d'une cinquantaine d'années pour dépasser numériquement la province voisine, qui portait alors le nom de Bas-Canada, et qui lui était politiquement unie, avant que fut fondée la Confédération canadienne qui allait embrasser toute l'Amérique britannique du nord, à l'exception de la grande et brumeuse île de Terreneuve.

Aussi la province ne croissait et n'augmentait-elle qu'avec le secours de ses seules forces, sans recevoir aucun appoint du dehors. Et peut-être valait-il mieux qu'il en fut ainsi, comme il en avait été du reste, la plupart du temps, en plein régime français, comme si le cours réglé des événements avait voulu imprimer un caractère particulier au peuple canadien et le préserver pur de toute alliage, afin qu'il fut plus en état de remplir les conditions de son existence. C'est de la sorte que le canadien-français a conservé une nationalité distincte par son génie propre, par ses goûts, par sa conception de l'avenir et de l'idéal humain, et enfin par la direction imprimée à l'esprit. Le Canadien se distingue en ce sens qu'il conserve un attachement inaliénable à son ancienne mère-patrie, qu'il en est ici comme le prolongement et la continuation, et qu'il l'est jusqu'au cœur même des Etats-Unis où, tout en se faisant naturaliser citoyen américain, il conserve sa nationalité. Il y opère un déplacement de la France, voilà tout; il reste attaché à ce flambeau qui a éclairé la civilisation, et il veut continuer d'en être un des rayons, d'autant plus vivace, d'autant plus puissant qu'il éclaire un plus vaste espace.

Les ancêtres des Canadiens n'étaient pas des hordes de miséreux poussés par le désespoir, et cherchant par-delà les mers, un asile quelconque où fuir une ingrate et souvent cruelle patrie, avec l'idée de ne jamais la revoir; ils ne sont pas venus, par centaines de milles, déverser, sur des rivages hospitaliers, le contingent monstrueux de toutes les misères sociales, mais ils sont venus un à un, petit à petit, par faibles groupes, comme choisis par une main avare et difficile, continuer dans une seconde patrie, les foyers de la première. Lentement, péniblement, ils ont passé par tous les degrés de la formation, subi les longues et patientes épreuves d'une éducation mâle et semée de périls; ils se sont formés avec le temps, cet auxiliaire indispensable de toute constitution virile; ils ont grandi par leur seule force native et par une sélection, en quelque sorte controlée de haut, qu'aucun obstacle, aucune entrave n'a détournée de son action persistante, et aujourd'hui ils sont un peuple, ils forment une nationalité organique, ayant des traditions déjà séculaires et un passé commun; seul groupe de population qui, on peut le dire, a reçu en Amérique le multiple baptême des nationalités distinctes et durables, qui a été façonné par les lois et les principes qui les constituent, et qui seul se présente aujourd'hui comme un tout homogène, en présence des éléments indéfiniment variés qui composent, sans la former, l'énorme population des Etats-Unis.

Les Canadiens-français seront appelés un jour à combattre pas à pas l'envahissement du matérialisme effréné des Yankees, qui ne peut conduire qu'à l'anarchie ou au règne de la force brutale, dénouement que provoque la plutocratie sans contrôle, l'abandon entre les mains de quelques milliers d'enrichis sans scrupules et sans frein quelconques, de toutes les forces vitales d'une nation.

La passion de la richesse a fait faire en Amérique de grandes choses, d'admirables œuvres philanthropiques et intellectuelles, personne ne le conteste; elle a couvert le sol d'institutions scientifiques de premier ordre, facilité à un degré inouï la vulgarisation des connaissances essentielles, créé chez bon nombre de ceux que la fortune a favorisés, une généreuse et précieuse émulation pour l'avancement et le progrès sous toutes les formes; mais en revanche, elle a infanté un égoïsme tellement brutal qu'il a fini par étouffer bien des nobles passions pour en assouvir une seule et, pour justifier le mot de Sumner, l'un des plus grands orateurs des Etats-Unis: "Les Yankees sont en train de retourner aux Peaux Rouges."

Le monde ne tardera pas à se lasser de voir toutes les initiatives, toutes les volontées, toutes les ambitions converger vers le seul et unique but de l'enrichement quand même, vers "l'Almighty Dollar", le dollar tout puissant, en dépit des résistances de l'éducation, de la culture de l'esprit et surtout des instincts supérieurs de l'homme, incapables de subir pour un temps prolongé ce qui est une nécessité du progrès matériel, mais ce qui devient aussi un ensauvagement des sociétés en devenant leur principal, leur plus cher objectif.

IV

Néanmoins ce courant est fatal et impérieux; il est une des conditions de la vie moderne dans laquelle chacun, par suite du nivellement général de toutes les classes, est obligé faire sa place au soleil, et de se la faire la meilleure possible. Aussi serait-il oiseux de philosopher sur ces conditions qui n'admettent pas la dissertation et qui s'imposent; mais il ne faut pas oublier qu'à l'encontre de ce courant, il y a d'autres tendances et d'autres aspirations qui s'affranchissent de l'évolution fatale, et qui se portent au-delà et plus haut. Ces tendances et ces aspirations, c'est la race canadienne-française qui les conserve et qui, au jour venu, sera appelée à les faire prévaloir.

L'expansion du génie français en Amérique est à ce prix. Pour bien s'en pénétrer et croire à sa réalisation, il ne faut juger d'après les apparences ni d'après les formes extérieures des évolutions passagères; il faut s'éclairer à la lumière de l'histoire et du sentiment des destinées vers lesquelles marchent les différents peuples à leur insu peut-être, mais toujours conformément à leurs instincts particuliers, à leurs aptitudes nationales.

Déjà apparaissent à l'horizon lointain les premières lueurs d'un esprit nouveau qui veut s'affranchir du despotisme plutocratique et tend à anoblir le tempéramment aussi bien que les goûts du peuple américain. Le culte du français devient un objet d'émulation dans les hautes classes de la société. Des Yankees en très grand nombre se rendent en France, d'abord pour y faire un simple voyage, et ce voyage devient un séjour prolongé, à tel point qu'il s'est établit à Paris une véritable colonie américaine qui y est comme en permanence et s'y renouvelle à tour de rôle, tous les deux ou trois ans. A leur retour dans leurs foyers ces Américains qui ont appris la langue française presque à l'égal des Français eux-mêmes, qui se sont infusé son génie, et, pardessus tout une affection pour l'esprit français, semblent n'avoir rien tant à cœur que de le propager sur leur terre natale. Ils y convient leurs concitoyens de vingt manières plus ou moins éclatantes et suggestives, dont l'une consiste, depuis quelques années, à faire inviter des écrivains éminents de France à donner des conférence sur la température française, devant l'auditoire nombreux et choisi des universités américaines. Cette initiative inattendue, qui fait voir la remarquable souplesse des Américains à se prêter à tous les genres de culture et leur dédain absolu des mesquines préventions, nationales ou autres, qui pourraient gêner, à un moment donné, l'essor libre de cette culture, donne à réfléchir sur les progrès étonnants que ne cessent de faire, dans le monde entier, la littérature et les idées françaises, malgré des revers inouïs et des désastres tels qu'on a cru voir s'y engloutir à jamais le prestige de notre vieille mère-patrie.

ARTHUR BUIES.

FORT SASKACHEWAN

M. M. J. H. Picard, F. Villeneuve, J. Chénier et O. Tessier étaient de passage parmi nous, ils sont retournés à Edmonton dans la soirée.

Les battages sont dans leurs plein et le rendement est très bon.

Nous aussi nous avons notre part des nouveaux colons et vendredi dernier arrivaient de ce fameux Lac St. Jean, MM. Tremblay et Napoléon Auclair de St. Félicien du Lac St-Jean. Bravo et bienvenue.

Avis.

—o—

Tous les propriétaires de biens fonciers qui considerent que leurs propriétes sont affectes par la recente fermeture des rues sur la reserve de la Baie d'Hudson sont pries de notifier immediatement le soussigne par ecrit en donnant les motifs de leurs griefs.

J. K. GIBSON.
Greffier de la ville.

QUIBERON.

Quand il vit que la retraite se changeait en déroute, Sombreuil, pour arrêter les soldats de Hoche qui débordaient le sillon, cette dernière et faible défense de la presqu'île, chercha autour de lui ceux qu'il pourrait bien jeter en pâture aux vainqueurs. Il choisit un bataillon qu'on appelait le bataillon des Chevaliers de St-Louis. C'était une élite de vieux gentilshommes équipés à leurs frais, et Bretons pour la plupart. M. de Boissieu les commandait. Quelques hommes de Royal-Marine se joignirent à eux.

M. de Lourmel, qui se repliait en assez bon ordre avec trois compagnies de Loya-Emigrant, salua M. de Boissieu et lui demanda,

"Vous plairait-il me dire où vous allez, monsieur le chevalier ?

—Nous faire tuer ! répondit Boissieu.

—Voulez-vous, en ce cas, me faire l'honneur de m'accepter en votre compagnie ?

—Tout honneur sera pour nous, monsieur le marquis."

Les deux gentilshommes se saluèrent d'un joli salut de Versailles. M. de Lourmel commanda demi-tour, et le bataillon ainsi renforcé continua sa marche en avant.

Derrière une dune, on trouva les bleus, qu'on aborda à la baïonnette. Ceux-ci, —c'étaient des grenadiers de la 11e demi-garde, —surpris de la brusque attaque, lâchèrent pied en débandage et furent reconduits, la pointe aux reins, jusque sous les canons du Fort-Penthièvre. La mitraille arrêta les royalistes.

Hoche, après avoir couvert de fer les assaillants, lança contre eux ses meilleures troupes. Il y eut un combat très vif, presque corps à corps.

Les chevaliers de Saint-Louis se firent tuer jusqu'au dernier.

M. de Boissieu, presque seul, son épée rouge, couvert de sang, tomba en criant galamment : "Vive le roi !"

Désormais rien ne séparait plus les républicains victorieux de cette masse de soldats battus, de femmes, d'enfants, de vieillards, qui tourbillonnaient affolés dans cet affreux cul-de-sac de Quiberon.

"Une bonne journée, citoyen général !" dit le représentant Hanriot à Hoche, qui chevauchait lentement au pas d'un petit chaval blanc, maigre et sale.

Hoche ramena son lumineux regard sur l'imbécile, et lui dit simplement :

Hanriot déclama en enflant ses joues :

"Vous trouvez, citoyen réprésentant ?"

"Certes ! Les infâmes suppôts de la tyrannie sont écrasés dans leurs derniers repaires.

—Ce sont des Français !" répondit le jeune général avec tristesse, sans se douter qu'il venait de dire quelque chose de sublime. Puis, laissant le représentant du peuple s'indigner avec fracas, il réporta ses yeux vers la mer, où se balençaient à la houle les frégates des Anglais.

Ah ! ceux-là, s'il avait pu les atteindre, les exterminer !.........

Dans une des nombreuses balafres de la falaise, sur le sable, un homme est étendu. Le chapeau de feutre cocardé de blanc, roulé à quelques pas, a découvert la chevelure argentée. Il est vêtu d'une longue redingote bleue à grands revers, d'une culotte grise et de fines bottes. On ne voit pas son visage, caché dans les bras repliés. Les mains, très soignées, sont petites. Des taches de sang sont moucheté une roche, tout près.

Un autre homme, maintenant. Il se traine lourdement par les rochers et vient s'abattre pas loin du gentilhomme. Il grogne :

"Voyons voir......c'est-y cette fois-ci que j'ai mon affaire ?"

Celui-là, c'est le soldat épique de la Révolution. Loqueteux, sale, superbe, il est plus fier dans ses guenilles qu'un empereur dans sa pourpre, il est sergent, — pas jeune ; sa grosse moustache est blanche par places.

Il vient d'apercevoir le soldat du roi, et le contemple.

"V'là un ci-devant qu'a son compte........ Dans deux heures, je serai peut-être comme lui......Oh ! mâtin, les belles bottes !......Oui, mais voilà ! j'entrerai jamais là dedans."

Résigné, le grenadier écarta son habit en haillons, —comme un drapeau de vaillants,—et découvrit sa broussailleuse poitrine.

Une longue estafilade détournait les côtes. Dans la blessure il mit le doigt, renifla, fit une grimace de vieux diable, et finit par conclure :

"Ca c'est rien ; passons à l'autre."

L'autre était à la cuisse. La balle était entrée très en haut, un peu de côté ; mais elle était resté dans le trou.

Le vieux hocha la tête.

"Pour celle-là, y a pas, faut le citoyen droguiste ..... Trente jours d'hôpital......ni vin ni tabac......c'est pas drôle......En attendant, à ta santé, aristocrate !

De sa gourde empoignée avidement, il but une longue lampée.

Au beau milieu du coup, il s'arrêta. Un gémissement venait de sourdre à côté de lui, une atroce plainte de souffrance lassée

"Quoi donc ! fit le grenadier plein d'admiration, le chouan n'est pas mort !"

Le gentilhomme s'était retourné : ses mains griffaient l'air vide, des mots remuaient sur ses lèvres grises.

Longuement, avec la placidité grave de ceux qui ont vu beaucoup mourir, le soldat regarda l'agonisant :

Il a soif, dit-il enfin.

Il se traîna comme il put près du vieillard.

"En veux-tu un peu ?" demanda-t-il, penché sur lui, offrant son bidon.

Les paupières du blessé battirent très vite les mains saisirent la gourde, et, presque avec violence, il mit au goulot sa bouche.

Mais, comme si la foudre l'eut frappé, l'aristocrate se releva à demi, la figure bouleversée par une souffrance plus neuve qui triomphait des autres souffrances.

Il râla ;

"C'est du feu.........

—C'est du raide, c'est vrai !" appuya tranquillement le grenadier.

Le royaliste regarda bien en face l'autre homme ;

"Merci, dit-il.

—Y a pas de quoi.

—Pourtant vous êtes un bleu ?

Je suis passé au bleu, tu peux dire ? ricana le soldat en essayant de plaisanter.

—Merci toujours. Mais ce n'était pas la peine de prendre soin de moi, je suis mort.

—Eh ben ! et moi donc : Vous ne voyez donc pas que je suis tué ?"

Tous deux, fatigués d'avoir parlé, s'observèrent longtemps, ne disant plus rien.

" C'est bête de mourir comme ça, articula enfin le grenadier ; et puis y a la femme, et puis les petits !... Ah ! si on serait seul !......

—C'est comme moi, murmura le gentilhomme. Tenez, dit-il avec ce besoin de confiance des abandonnés, si parmi les prisonniers,—car on va tous les prendre dans ce hideux traquenard,—vous entendez dire qu'il y a mon fils, tâchez de le sauver.

—Je veux bien, si je suis encore de ce monde ; mais comment qu'il s'appelle ?

—Le chevalier de Locréan.

—Comment que vous avez dit ça ! hurla le soldat de Hoche en faisant un soubresaut.

—J'ai dit : mon fils, le chevalier de Locréan.

—Tonnerre de tonnerre ! c'est pas possible ! J'en ai connu un, moi, de Locréan, et beau et brave, et tout ; mais à présent il doit avoir du poil gris.

—C'est moi, dit doucement le blessé.

Coquin de sort !

Dans les yeux du grenadier, quelque chose passa d'humide et de flambant. Rudement il prit le chouan aux épaules, et planta ses yeux noirs dans ses yeux pâles.

Un flot de vie, de jeunesse avait ranimé les traits ravagés du sergent. L'autre, en ce cours moment s'était rappelé le vieux soldat.

" La Cocarde ! cria-il presque.

—Il m'a reconnu !" beugla le grenadier,

Et il eut des larmes.

" Ah ! mon pauvre vieux comment, c'est donc toi ? dit l'émigré.

—Royal-Artillerie, troisième compagnie. Présent, mon capitaine."

Et le vieux, tenta de se redresser.

Il ajouta :

" Seulement, à cette heure, je m'appelle Gracchus Potard.

—Tu te souviens de York Town ?

—Et Black-City et l'attaque du fortin, et le jour où vous m'avez ramassé près de la petite rivière...... Ah ! millions, c'était le bon temps, c'était la bonne vie ! on tapait sur les habits rouges, vos amis à présent, dit le vétéran attristé.

—Et toi, tu te bas pour les révolutionnaires, tu es avec ceux qui ont coupé la tête du roi !

—Oui, je sera toujours, dit le troupier...... Ah ! qui qu'aurait pu dire que je vous retrouverais dans le camp des ennemis !

—La Cocarde ! clama tout à coup Locréan avec lénergie de ceux qui vont passer.

—Mon capitaine !

—On disait que le sable s'enfonce,

—C'est des idées, mon capitaine.

—J'ai devant les yeux.... comme un voile...

—C'est la nuit qui vient mon capitaine.

—Tiens, tâte mes mains froides, si froides !

—C'est le vent de mer qui fraîchit au soir.

—Je m'en vais, mon vieux, j'étouffe... relève-moi la tête...

—Je peux plus... fini... moi aussi... Sacrée balle, elle a été au ventre... Ah ben ! quoi donc !... je vois tout jaune..."

Le chouan renversé expirait, la bouche soudain rougie de sang.

" Mon Dieu ! mon roi !..." exhala-t-il dans un dernier souffle, et il resta raidi, les yeux fixés sur les premières étoiles qui s'allumaient au ciel.

Le sergent voulut reprendre un peu de vie à sa gourde, mais ses mains devenues bêtes ne le servaient plus.

"Ca y est pour de bon," conclut-il en philosophe.

Alors, de sa voix rude, ébréchée par la mort prochaine, il entonna :

Alons enfants de la patrie,
Le jour de gloire est arrivé !

Il alla bien deux couplets, tandis que venait la nuit, et le vieux mourut chantant la "Marseillaise" auprès du gentilhomme déjà glacé.

Et comme la mer montait toujours, le même flot leur fit un même linceuil.

Henry de Brisay.